

Le bocal

Glaque, où est le glauque? Vert, peu de vert, j'espère. Rien que le rouge, un rouge fluide qui s'éteint alors qu'apparaissent des traînées jaunes. Les couleurs se brisent et tout tourne au blanc, un blanc large, lumineux, strident. Aveuglé, aveuglée, suis-je aveugle? Des formes minces s'étirent, se déforment, grossissent, cette masse grise resserre l'horizon. Ne me bousculez pas! Des éclats d'eau. Attention, mon bocal! La température croît, la chaleur monte, me traverse, et la poussière m'assiège. Ce n'est plus ma vie, c'est de la boue sèche, cette saveur de javel et d'eau croupie. Où vais-je? Où ai-je été? Où irai-je jamais? Où m'entraîne-t-on dans ce bourdonnement, cette rumeur de ruche! Dans l'agitation de toutes ces créatures absurdes ou indifférentes.

La machine infernale hurle, hoquette et fait trembler les parois transparentes, fragiles, d'une prison que je sens maintenant éternelle.

Des cris se brisent contre les vitres du train qui cherche à travers ses entrailles mécaniques sa respiration.

Sarah ne sait trop à quel endroit de son itinéraire elle est arrêtée et elle ne cherche pas à le savoir.

Un sifflement perce le charivari des voyageurs chargés de carpettes, volailles, pastèques et d'enfants accrochés aux poignées des bagages. Une chèvre rouge tranquillement sa corde.

Sarah se lève gardant toutefois un genou plié sur son siège pour bien signifier qu'elle s'est réservé le coin fenêtre.

Son regard est inexorablement attiré par un complet blanc, quelque chose de très élégant, avec une pochette rouge flétrie, rien de moins qu'un véritable panama. Quel est cette mouche noyée dans du lait, avec cependant un reflet rouge?

Un poisson rouge dans cette cohue!

En dépit de l'extravagance et de cette sorte de témérité, il semble pourtant un parfait gentleman. Peut-être pas un anglais et encore... Plutôt jeune, la trentaine..., pas mal, qu'importe!

Ce n'est pas une image qui va la passionner tout au cours d'un long voyage quoiqu'il puisse même dissiper un peu l'ennui, mais aussitôt après, elle se sent prise d'un mouvement d'inquiétude, voire de panique, mais qu'elle chasse rapidement en frottant la poussière du col de son tailleur.

Tout à coup une tache rouge tourbillonne contre ses pupilles. Dans l'eau trouble le poisson, lui aussi, semble contaminé par l'agitation collective. Prise au dépourvu, elle reçoit la bulle transparente qu'elle serre instinctivement contre ses seins. Alors que l'homme la rejoint en se faufilant dans le couloir.

A l'instant où il va reprendre son bocal, le train s'ébranle dans une secousse qui les surprend. Leurs doigts se heurtent contre le bocal qui commence à les séparer par une petite giclée d'eau. Le silence s'installe entre eux, les rendant complices au milieu des autres, enfin c'est ce qu'elle souhaiterait, un silence sans péril et interminable. Quant à l'homme il commence à se répandre en paroles, à consulter une carte dépliée sur ses genoux qu'il retourne dans tous les sens, à commenter la route et le paysage qu'il connaissait si bien grâce à la lecture approfondie de quelques dépliants touristiques.

—«Les touristes racontait-il avidement, sont persuadés que le désert est immuable. Faut-il le traverser de part en part, comme je le fais constamment pour savoir que ce n'est pas vrai, que le désert est le même mais différent chaque jour, chaque heure,... que le sable change sa couleur suivant les rayons du soleil incolore, infini... et cette lumière effilée, puissante, sur des vagues de sable condamnées à errer éternellement sans point de départ, sans point d'arrivée dans une plaine de mystères où les bruits du silence accablent les sens».

Allait-il finir par se taire et ne plus émettre de superbes bruits parasites qui l'empêchaient justement de contempler le paysage qui défilait? Par instants le désert lui apparaissait vaste, inondé d'une semi-obscurité, d'un mystère d'intimité dont elle voudrait s'enivrer. Tout en parlant il avait déjà l'idée, lorsque le train s'arrêterait, de lui proposer le même taxi, de l'emmener vers le même hôtel, et peut-être avec un peu de chance vers la même chambre. Sinon qu'allait-il raconter à ses amis du club Agadir. Aussitôt, il se sentit inquiet de savoir si cette inconnue n'allait pas lui préférer un de ces beaux nomades du désert, pur sang arabe dont la virilité n'est plus à prouver. Peut-être déjà dans le taxi, le chauffeur selon un cliché de ses sources sûres et mondaines, lui volerait l'image de la femme dans son rétroviseur. Comme toujours dans tous les taxis les vitres sont baissées, le vent s'engouffre, lui flanque du sable dans les yeux, et soulève pour le voyeur marocain impudiquement la jupe en un jeu subtile de peau nue et d'étoffe légère. Peut-être même relèverait-elle l'une de ses jambes, tout en feignant la distraction pour permettre au regard de s'aventurer plus loin. Car les femmes ne sont pas dupes de toutes ces petites indiscretions. Mais irait-elle jusqu'à laisser voir la marque bleue qui s'insinuait plus haut sur la cuisse?

Le crotale métallique fumant rampe en zigzaguant, les emporte dans son ventre étroit à travers la mer de sable. Une poussière sèche envahit le compartiment, colle à la bouche, irrite les paupières. L'obscurité enveloppe sourdement le paysage, le couvre d'un litham de veuve. Une paix indéfinie, inconstante, s'installe dans le martèlement du train. Tout en regardant vaguement l'homme à la dérobée, elle ne laisse rien passer de ses sentiments, elle connaît très bien les moyens d'ensevelir les émotions sous un masque tranquille et figé. bercée par le roulis du train, elle se laisse glisser dans une somnolence rêveuse, s'y complaît comme si elle se prélassait dans un bain.

Maintenant que le regard intense et fugitif des yeux noirs, tels deux scarabées ne peuvent plus le transpercer, il la détaille à loisir. Il imagine le mouvement qu'auraient ses cheveux se déversant avec des reflets soyeux sur ses épaules charnues. C'est une femme mûre, potelée mais bien formée, la taille harmonieusement marquée, il aperçoit la naissance des seins dans l'entrebaïllement du chemisier. Elle ondule légèrement des hanches à la recherche d'une position plus confortable.

Sans réfléchir, où après avoir réfléchi trop longtemps, il glisse ses mains sous les mollets, soulève délicatement les jambes et les pose sur ses genoux. Il se félicite aussitôt de cette audace qu'il pourra rapporter à ses camarades du club, en y ajoutant d'autres détails attrayants. Quant à Sarah, elle se retient d'ouvrir les yeux pour continuer à profiter de cette situation pas tout à fait désagréable, du contact de sa peau avec l'étoffe du pantalon masculin. Après un frémissement de surprise, un rapide fluide électrique, elle s'installe dans un plaisir confus et un peu inquiet. Dans son bocal le petit poisson s'agite à qui mieux mieux. Sarah avait bien tenté d'ignorer sa présence pour mieux plonger comme d'habitude dans son petit monde, plein de secrets, plein de rêveries intimes. Elle avait déjà accepté que celui-là l'emmène en taxi ce qui lui évitera tous les inconvénients et les frais de la course. Mais à la place de la chambre inévitable, elle avait préféré plus romantiquement une tente, d'autant plus qu'elle avait dans son sac tous les instruments nécessaires à la nuit. C'était déjà plus qu'une ébauche d'aventure, plus qu'un croquis timide de relations où l'on essaye de noyer sa propre solitude. Les pensées de Sarah se précipitèrent :

— «Un temps détaché du temps», «les échos du sable», «la pellicule vierge de l'avenir», «retrouver le même mythe dans la cadence des dunes».

Bien sûr, il aurait envie de la voir se déshabiller mais elle l'expulserait un instant avec beaucoup de douceur calculée de manière à ce que faisant les cent pas devant la tente, il ne verrait en ombres chinoises que les contours de son désir obscur.

Surtout, en pareil cas, se disait-elle, jamais trop d'impatience ni d'empressement, au contraire tout devait se dérouler dans une sorte de rituel en glissements progressifs. Car Sarah comme presque toutes les femmes, préférait les préliminaires à une finalité prompte et efficace. Elle devinait son corps à lui, lourd d'intrigues inaccomplies dont elle voudrait lentement être l'issue. Et au matin le monde dévoilerait à ses yeux ce que la nuit avait défait.

Surprise par un contact froid qu'elle n'avait pas prévu, elle ouvre les yeux. Autour du bocal sa jupe mouillée colle à la peau. Avec précaution elle soulève le bocal qui semble suer, du bout du doigt elle sent une fissure à peine perceptible. Goutte à goutte l'eau perle au dessous. Glauque, où est le glauque? Vert, peu de vert, j'espère. Rien que le rouge, un rouge fluide qui s'éteint alors qu'apparaissent des traînées jaunes. Les couleurs se brisent et tout tourne au blanc, un blanc large, lumineux, strident.